

« It's a question of fitting »
The Dragonfly of Chicoutimi

Marie-Andrée Brault

Numéro 137 (4), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65261ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brault, M.-A. (2010). Compte rendu de [« It's a question of fitting » / *The Dragonfly of Chicoutimi*]. *Jeu*, (137), 126–127.

The Dragonfly of Chicoutimi

TEXTE **LARRY TREMBLAY** / MISE EN SCÈNE **CLAUDE POISSANT** / SCÉNOGRAPHIE **OLIVIER LANDREVILLE**
 COSTUMES **MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT** / LUMIÈRES **ERWANN BERNARD** / MAQUILLAGES **FLORENCE CORNET**
 CONCEPTION SONORE **TE TAIRAS-TU ?** / MOUVEMENT **CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE**
 AVEC **DANY BOUDREAU, PATRICE DUBOIS, DANIEL PARENT, ÉTIENNE PILON ET MANI SOLEYMANLOU.**
 COPRODUCTION DU **THÉÂTRE PÂP** ET DU **FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES,**
 PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 30 MAI AU 2 JUIN 2010.

MARIE-ANDRÉE BRAULT « IT'S A QUESTION
OF FITTING »

Certains spectacles atteignent une dimension mythique dans notre imaginaire. Parce que le texte fut un choc à sa création, en 1996, dans une mise en scène de l'auteur, parce que Jean-Louis Millette en a livré une interprétation inoubliable au dire de tous, parce que Gaston Talbot a été le dernier rôle du comédien d'exception, *The Dragonfly of Chicoutimi* de Larry Tremblay a rapidement acquis un statut singulier. Plus qu'une œuvre, il est devenu un moment en soi de la dramaturgie québécoise, maintes fois analysé, étudié, célébré. Pour ne pas garrotter ce texte, pour éviter qu'il ne se fixe dans une version canonique, il était nécessaire qu'il se fasse entendre à nouveau et autrement. Claude Poissant, fin lecteur qui connaît particulièrement bien l'écriture de Larry Tremblay et ses sinuosités, a décidé de s'attaquer à la bête.

Le metteur en scène a fait un choix habile pour cette première réinterprétation du texte. Il fallait déplacer l'attente, briser le solo non seulement pour prévenir les comparaisons, mais aussi pour sortir du souvenir dans lequel la pièce semblait vouloir se figer. Il a donc convoqué cinq comédiens dont aucun n'a l'âge de Gaston Talbot, certains d'entre eux encore dans la vingtaine. Isolés dans des boîtes disposées en enfilade, suspendues sur toute la largeur de la scène, ils rappellent ces insectes épinglés

dans des cadres, ces « *dragonflies* fixed on a wall by a pin¹ » du texte. La scénographie d'Olivier Landreville les expose comme une collection, ils sont livrés aux regards des visiteurs ou des spectateurs, « mis en scène » comme semble le suggérer l'immense rideau de velours qui retombe à droite, à l'avant-plan. L'espace exigu que chacun des Gaston occupe les représente, eux qui sont aussi différents les uns des autres que l'on puisse imaginer. Mani Soleymanlou, à l'extrême droite, dans une pièce toute blanche, figure l'aliénation. À côté, Patrice Dubois incarne le cow-boy des jeux de l'enfance, auquel répond le profil de l'Indien, attribué à Étienne Pilon. Entre les deux, au centre de la galerie de personnages, Dany Boudreault est l'enfant dans des habits d'homme, ou « *[the] child with an adult body* » (p. 20). Enfin, tout au bout à gauche, Daniel Parent, propre, évoque le féminin et s'approprie notamment les propos de la mère. Chacun est une facette du complexe personnage central, lui qui s'est tu toute sa vie, rendu muet, croyait-on, par la mort tragique d'un camarade dont il avait été témoin. Un jour, il se met à parler de nouveau, mais en anglais. Un anglais approximatif, à la syntaxe curieuse, provenant de la traduction littérale des phrases

1. Larry Tremblay, *The Dragonfly of Chicoutimi*, Montréal, les Herbes rouges, 2005, p. 40. Toutes les autres citations proviennent de cette édition.



The Dragonfly of Chicoutimi de Larry Tremblay, mis en scène par Claude Poissant (Théâtre PàP/FTA), présenté au FTA 2010. © Danny Tailon.

du français vers l'anglais. Il raconte alors divers pans de son existence et révèle, après maints détours, mensonges, rétractations et reprises, la véritable origine de son silence. C'est lui qui a tué, à coups de pierre, le jeune Pierre Gagnon-Connelly, garçon plus jeune que lui, plus beau, plus intelligent, et pour qui un désir trouble était né. Pièce sur l'identité, le désir de l'autre et le désir d'être l'autre, ou encore le désir du semblable, c'est-à-dire d'un autre garçon, et le désir d'être semblable, *the Dragonfly...*, dans tous les replis et redéploiements de l'écriture, par la figure si inquiétante de la mère, par le recours au rêve, également, semble un terreau propice aux réflexions psychanalytiques, comme en témoignent d'ailleurs certains travaux. Mais elle est aussi, l'a-t-on assez répété, une pièce sur l'identité collective, un portrait de l'aliénation de la culture québécoise, une métaphore du rapport à la langue et de la fragilité de la situation linguistique.

La lecture que propose Poissant pourrait être assimilée à une dissection de Gaston Talbot. Elle découpe en cinq morceaux le personnage, avec le danger que cela comporte, c'est-à-dire de lui enlever son étrangeté, voire de le dénaturer. La dimension archétypale des personnages – soulignée par les costumes de Marie-Chantale Vaillancourt – frôle la caricature, ce qui sert bien l'humour toujours présent chez Larry Tremblay, mais aplatit la fascination du discours pluriel, tortueux et polymorphe de

Gaston Talbot. Les nouveaux personnages apparaissent comme des fragments hétérogènes que plus rien ne semble vouloir réunir. On pourrait voir, bien sûr, dans cet éclatement, un propos sur l'identité québécoise actuelle, celle d'une société disloquée, qui a perdu son centre et où plusieurs individus isolés cultivent leurs propres névroses. Le texte de Tremblay est dense et permet de nombreuses interprétations et incarnations. Mais quelque chose de cette densité se dilue dans la proposition du PÀP. L'approche chorale de Poissant me semblait remplie de promesses pour une œuvre comme celle-ci, avec le vertige prodigieux que suscitent les courbes et les détours du monologue, l'aspect multiple et insaisissable de Gaston Talbot. Toutefois, la voie du morcellement en personnages très typés, à mon avis, aplanit plus qu'elle ne met en relief ces particularités. « *It's a question of fitting* », dirait Gaston (p. 12).

Cette production, même si elle ne me convainc pas pour ces raisons, présente des qualités indéniables. Les acteurs relèvent les multiples défis du texte et des choix de mise en scène. Ils se livrent avec aplomb à un exercice difficile, chacun étant privé – en raison de la scénographie – de la vue des autres et disposant donc de fort peu de repères, notamment lorsque le jeu commande des déplacements simultanés. Et, par-dessus tout, reste ce texte formidablement tortueux, écrit dans un anglais invraisemblable, qui étonne et ravit encore. ■